

"Petru Zara" :

Un drame sarde pour langue corse



Une scène
de "Petru Zara"
«un dialogue et
une interrogation»

LES tentatives faites depuis les années 1970 pour doter la Corse d'une expression théâtrale nouvelle se sont d'abord limitées à quelques succès notables mais que l'on a pu croire un temps dépourvus de postérité : tels furent U Fiatu et A Rimigna, qui suscitèrent à l'époque de leur création des éloges largement mérités. La voie était tracée : elle ne fut pas immédiatement suivie et ces œuvres elles-mêmes, souvent citées mais très peu représentées, sont restées mal connues du grand public. A la fin de la décennie, cependant, sont nées quelques créations qui paraissent annoncer une production régulière et un enracinement du nouveau théâtre corse ; quelques événements discrets mais prometteurs comme la reprise du Teatru Paisanu avec A Gabbia, la création de A Cumpagnia di l'Olmu et son succès grandissant, la création de l'Orcu par la troupe de Scola Aperta en mars 1980.

Cette association vient d'ailleurs de représenter les 5, 6 et 7 mai derniers à Bastia, l'adaptation en langue corse d'une œuvre du nouveau théâtre sarde, Petru Zara. Un drame dû à la plume de Nenardu Sole, professeur de linguistique générale à l'Université de Sassari, militant culturel, passionné

de musique populaire et spécialiste des questions de la communication orale. C'est à Ghjacumu Thiers que Scola Aperta a confié le soin de traduire et de monter en corse Petru Zara. La troupe, composée d'amateurs venus de secteurs différents et (Carla è Marianna Albertini, Patrizia Beretti, Marianghula Ferrandi, Sciantalla Pietri, Lidia Poli, Petrarrigu Olmeta, Antone Bracconi) s'est associée pour les parties chantées quelques interprètes du groupe I Chjami Aghjalesi. On retrouve dans cette fusion d'éléments divers, une constante de l'action de Scola Aperta, qui voit dans l'animation culturelle l'occasion de multiplier les rencontres et de supprimer les clivages de toutes espèces en regroupant les initiatives isolées prises en faveur de la culture corse.

La troupe travaille dans des conditions propres à décourager l'entreprise la plus tenace : aucune aide financière, aucun budget pour la réalisation, pas de local commode ou suffisant pour les répétitions et les réunions de travail. Mais une volonté farouche de servir la langue et la culture corses anime cette équipe sans directeur ni spécialiste de la scène et à toutes les étapes du travail, chacun apporte sa contribution : le groupe seul dé-

cide. Une telle association et un tel fonctionnement s'accompagnent d'inconvénients inévitables et que n'évite pas la troupe : préparation insuffisante, aléas du bénévolat et de l'amateurisme, dépendance étroite du jeu des acteurs et du "climat" des représentations.

Cependant c'est là le tribut que doit payer ce théâtre pour demeurer conforme à sa nature et à sa fonction : lieu de rencontre et de formation du militantisme culturel.

Scola Aperta n'est pas une entreprise de spectacles : elle entend mettre le peuple en présence de sa culture et de favoriser, par le truchement du spectacle ou de l'animation, un dialogue et une interrogation sur la culture populaire et ses finalités.

Une pièce sarde, pourquoi ? Ce choix a été motivé par la volonté de diriger l'intérêt et l'attention vers ce milieu méditerranéen qui révèle à l'analyse contemporaine, un patrimoine culturel commun aux peuples qui l'habitent. L'occasion était tentante aussi de lever des préjugés de type racistes qui peuvent encore exister à l'égard des "Sardignoli". Les ressemblances - à défaut de similitudes - qui rapprochent la situation économique, sociale, culturelle et politique des deux îles font de cette pièce sarde une œuvre aux implications méditerranéennes, et donc corses : la spécificité des problèmes évoqués (échec de l'industrialisation, de l'autonomie administrative et politique par exemple), n'interdit pas les recoupements avec le contexte corse qui s'en trouve éclairé.

L'existence d'un problème aigu de l'émigration, d'une prise de conscience nationale en état de lutte ouverte contre le centralisme de la péninsule et en proie à des divergences sur les moyens d'action, la présence d'une caste sarde pactisant avec le capitalisme international, les méfaits d'un tourisme niveleur de l'identité culturelle, le mercantilisme qui menace l'indépendance du caractère et des comportements, tout évoque aussi la Corse et le spectateur ne s'y trompe pas : les débats qui ont suivi les représentations l'ont largement montré.

Petru Zara est une pièce engagée, une œuvre de lutte et de réflexion qui s'impose par la beauté d'un texte sans artifices et une construction vigoureuse et simple. En présence, quatre personnages en quête d'une impossible communication et qui se déchirent dans des répliques où les drames de leur peuple et de leur terre coïncident et se mêlent à leurs mal-

heurs, et où leurs espoirs prennent une dimension nationale.

Petru, l'émigré attiré à l'usine par les promesses d'un travail rémunérateur, connaît la double exploitation d'un travail inhumain et de l'aliénation culturelle. Définitivement mutilé dans sa personnalité il sombre dans la folie et, en proie à une souffrance intolérable, déchaîne l'incendie contre les signes visibles du pouvoir et de l'oppression. Poursuivi par les domestiques des nantis, il meurt, abattu comme le sanglier qui hante son esprit malade. Dans une scène remarquable où la folie prend l'aspect d'un délire inspiré et où la sensualité hallucinée vibre au rythme des trains de l'exil, il démonte les rouages d'une société corrompue par le profit et met en lumière les plaies multiples qui la rongent. Petru a un double, son ami Ghjuvanni, le poète folklorique qui a accepté toutes les compromissions qu'impose l'industrie touristique à la culture. Au service des riches colons italiens, ce dernier s'est abaissé au rôle d'amuseur sans perdre pourtant son regard lucide : aussi s'engagera-t-il, Petru une fois mort, dans le militantisme régénérateur. Leunarda est un personnage paralysé par les

contraintes d'une société traditionnelle au code moral rigoureux et inhumain : femme de Petru, elle est l'échec, une vie figée : elle est celle qui n'a pu devenir mère, qui n'a plus de mari, qui ne peut répondre à l'appel de la vie qui retentit en elle : enfermée dans la toile inextricable des interdits et des tabous qu'elle n'ose secouer, elle est près de tomber dans un pessimisme épais, sous l'œil froid de sa belle-mère. Antonica Zara, elle, incarne l'invariant féminin de la mère des civilisations méditerranéennes aux confins de la puissance matriarcale et de l'esclavage dans une culture où tous les symboles et toutes les valeurs affirment la domination incontestée de l'homme. Belle statue, digne et dérisoire, d'une société qui s'étiole dans sa morale et ses coutumes inefficaces, face à un modernisme d'autant plus conquérant que le peuple subjugué en hâte les progrès, elle dévide un discours grandiose et suranné où affleurent par moments les fantasmes d'une nature guerrière et passionnée, bridée par les interdits qui pèsent sur la condition féminine. Muette ou cruelle, elle rend chacun à la voix de sa conscience d'homme et de sarde et, sciemment ou non, ébranle les

conformismes pour appeler à l'action. Dans l'alternative symbolique de l'Eau et du Feu, elle affirme son espoir dans la flamme de la révolte violente qu'elle oppose à l'oppression des pouvoirs. Elle s'écarte, solitaire, des autres voies de la reconquête nationale, pacifiques et obstinées comme l'eau et prophétise le triomphe de la révolution : "MA U FOCU UN' SI PO' PIATTA'... U FOCU UN' SI PO' PIANTA'...!".

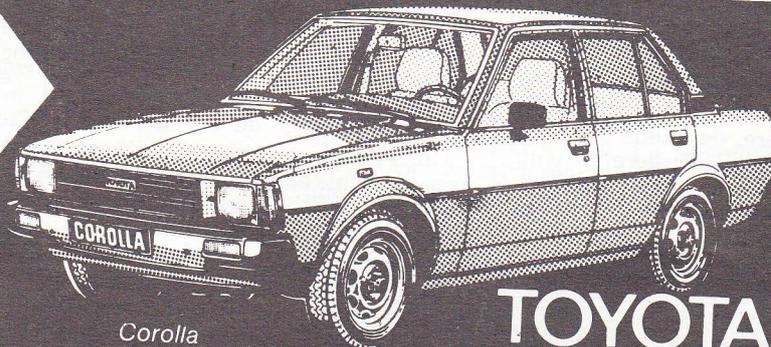
La pièce originale, créée en 1978 au Teatro Civico de Sassari, comprend deux chants qu'interprètent dans la version musicale corse Lidia Poli et Patrizia Beretti. L'adaptation corse a en outre, intégré des polyphonies sardes et corses qui sont plus qu'une ornementation. Le Miserere ponctue l'action par une reprise lancinante et pathétique tandis qu'une interprétation originale du Barbara Furtuna annonce que les chemins de l'exil sont désormais refusés.

Une première donc, qui mérite d'être vue et commentée et qui constituera certainement un des jalons sur la voie qu'emprunte la culture corse.

TOYOTA C'EST

L'ÉVOLUTION

1290 cm³,
6 CV administratifs,
5 vitesses.
Prix au 05/01/81
clefs en main **34 800^F TTC**



TOYOTA

Une marque sérieuse Des voitures fantastiques

FANTASTIQUE

A voir et à essayer à la **SIMA**

95, Cours Napoléon - 20000 AJACCIO - Tél. 22.27.28